



Katia Clavien

Extrait de *On attendra l'hiver*

Mentor: Noëlle Revaz

Chapitre 4

L'hôtel s'est tu. Je suis sur ce lit trop large, étendue dans le noir. La nuit a érigé autour de moi des murs de silence qui me font tendre l'oreille. Je cherche un signe de vie, un frottement, une voix ou des pas près de l'ascenseur. Mes yeux sont immobiles, mon cœur bat dans ma poitrine, je bouge doucement mes doigts, puis mes jambes pour m'assurer d'être encore là.

« *Palais des Doges / Sud-ouest / Les lampes allumées.* ». La troisième ligne de la liste. Puisque je suis là, puisque le sommeil s'absente ce soir encore, il faut que j'aie vu.

Je me faufile entre les tapisseries passées des couloirs, entre les ruelles usées de la ville, entre les silences et la brume de cette nuit et, débouchant d'une arcade, presque sans m'y attendre, j'entre sur les pavés brillants de la Place St-Marc. De l'autre côté, près du porche de la basilique, quelques silhouettes en ombres noires semblent glisser sur les lumières, innombrables, dont les reflets repeignent le sol. Des lampes installées à intervalle régulier entre chaque fenêtre et sur les toits, aux guirlandes de Noël et aux vitrines, sous les arcades, tout scintille. Et moi, je reste sombre.

J'avance sur la place face aux arches et aux colonnes de la basilique. Sur les terrasses, les tables et les chaises sont rangées serré, en en-

double

sembles compacts. En journée, cet endroit fourmille. La ligne droite que j'emprunte ce soir pour traverser, ressemble, une fois le soleil levé, à un labyrinthe dont les murs sont humains. J'ai enfilé à la hâte – pourquoi étais-je si pressée ? – mon manteau par-dessus le t-shirt délavé dont je me sers pour dormir. Le froid, plus piquant encore que celui des dernières heures, s'immisce contre ma poitrine malgré le rempart que j'essaie de former avec mon écharpe. Je la tords, la noue, la plie, la déploie sous l'épaisseur de mon manteau, mais le froid gagne.

On avait toqué à la porte de ma chambre. Trois petits coups doux qui avaient pourtant rebondi dans mon cœur, avec violence. Trois petits coups qui avaient déchiré les murs aussi imaginaires que nécessaires entre lesquels je m'étais calfeutrée. Une boule, le dos rond, les bras en rempart devant le visage, c'est l'image que je me faisais de moi depuis des semaines. Une forme tapie dans l'ombre, qui rêve, tour à tour, d'y rester blottie, et d'en sortir, de retourner à la vie.

Après cet instant de suspens où mon corps s'était arrêté, ces trois petits coups m'avaient fait bondir de mon lit, dans un sursaut disproportionné. Il n'était pas tard, le radio réveil indiquait 21h04 en bâtons de lumière rouge. L'espace du rideau que j'avais tendu à la hâte – mal tendu – laissait deviner la nuit de Venise, découpée en une barre infime qui laissait entrer un peu d'une lumière lointaine.

De cette journée, comme des autres, je n'attendais plus rien, plus personne, et, devant la télévision allumée, je m'étais visiblement laissée glisser dans un sommeil lourd. Un sommeil qui gobe et nous en-



traîne, la nuque un peu tordue, la bouche ouverte, pour quelques heures, et qui nous lâche, aussi soudainement qu'il nous a pris, sans que nous ne sachions, l'espace d'un instant, rien de l'heure ni du jour. Oui, je m'étais assoupie.

Ces coups contre ma porte sonnaient comme une urgence. Un appel raide et ferme auquel il fallait répondre. Il fallait que je me dresse sur mes jambes, que je m'habille au moins un peu, que je vérifie dans le miroir l'état de mon regard, de mon visage. J'avais trouvé mes traits plus marqués. Mes yeux minuscules, leur contour rebondi.

Les pieds nus sur la moquette rigide, j'avais fait encore un pas. J'avais ouvert, sans réfléchir. J'avais ouvert la porte de la chambre 137 de cet hôtel où je suis venue m'abriter.

Dans le contre-jour du couloir, j'avais immédiatement reconnu le réceptionniste. Dans l'espace étroit de cette porte que je tenais à peine ouverte, par précaution, dans même en avoir conscience, j'avais vu sur son visage comme une sorte de gêne. J'avais eu le sentiment qu'il voulait faire vite. Ne pas déranger. Ne pas m'inquiéter, surtout. Oui, je crois qu'il avait conscience que sa venue allait rompre le silence et la solitude avec laquelle il me voyait entrer et sortir de cet hôtel. Je fuyais la salle de restaurant, ne prenais pas de petit-déjeuner dans la salle du rez-de-chaussée et rasait les murs, plus absente que discrète. J'étais une femme seule en voyage. Une femme seule qui s'applique à rester seule. J'étais sans doute pour lui une cliente un peu étrange, dont il ne comprenait ni le comportement, ni le motif du voyage.

double

Ou alors n'étais-je qu'une cliente, et lui un réceptionniste qui ne se posait pas ce genre de question. Sur son visage, voilé par l'ombre de la porte, il n'y avait peut-être rien à lire ou à imaginer. J'étais sans doute une cliente comme toutes les autres, dans la masse, dans l'indifférence, avec laquelle on se comporte avec respect et politesse, surtout lorsque l'on frappe à sa porte à 21h04.

Il s'était excusé dans un français approximatif, il avait baissé les yeux et j'avais pensé, l'espace d'un instant, qu'il regardait mes pieds nus et mon vernis écaillé ... j'avais reculé mes pieds derrière la porte.

Il m'avait tendu une enveloppe. Et dans une sorte de précipitation, je m'en suis emparée avant de fermer la porte sur le sourire reconnaissant que je lui adressais. Debout derrière la porte, j'ai retourné cette enveloppe sans reprendre ma respiration.

Une enveloppe simple à travers laquelle je sentais l'épaisseur d'un papier que l'on avait plié plusieurs fois. Sur l'enveloppe, deux annotations, écrites de deux mains différentes : « Blanche » et « Chambre 137 ». J'observais les ombres minuscules qui dessinaient d'infimes montagnes dans le grain épais du papier. Un pli léger qui recourbait un coin de l'enveloppe. Et les tracés, très différents, de ces mots. Mon prénom était écrit avec soin, dans des lettres exagérément arrondies. Un instant, j'avais eu le sentiment de reconnaître une écriture familière que l'on aurait maquillée, améliorée ou trafiquée. Puis cette pensée m'a quittée, aussi vite qu'elle était apparue.

« Chambre 137 » était écrit en plus petit, dans une sorte de hâte, sur le sommet droit de l'enveloppe. J'imaginai la main du réceptionniste



qui, d'un geste sec, aurait ajouté cette annotation pour ne pas oublier où livrer la lettre, plus tard, quand il aurait le temps, quand les clients seraient installés dans leur chambre, quand il n'aurait plus de bagages à porter, de noms étrangers à épeler pour les inscrire correctement dans ses registres.

La sensation de cette lettre qui s'immisçait dans ma solitude m'avait figée un instant. Qui pouvait m'écrire ? Ici, à Venise ? Qui pouvait m'écrire une lettre, plutôt qu'un texto, me faire porter un courrier plutôt que de composer mon numéro ? J'étais allée m'asseoir sur mon lit et j'avais jeté un œil sur la télévision. Elle avait continué, comme si de rien n'était, à cracher un flot désorganisé de sons, de mots, de mélodies, d'images, de visages, d'ailleurs. J'avais soulevé les oreillers et les draps machinalement pour retrouver la télécommande et le calme.

Elsker. J'avais le sentiment que tout en moi s'était tu. Le cœur, le souffle, les pensées. J'avais lu son nom en bas de la page que je venais de déplier. Je crois que des minutes se sont abattues sur moi. Mes yeux ne pouvaient quitter ce fond de page, ces six lettres maladroites, noires, brutales. Avant de pouvoir lire le reste, il me fallait digérer. Fait no 1 : Elsker m'a écrit. Fait no 2 : Elsker a pensé à moi. Fait no 3 : Elsker est à Venise.

Dans le bas de mon ventre s'était installée une lourdeur encore inconnue, une boule de peur et de joie, une tempête, un enchevêtrement, une panique. Une douleur, peut-être.



Elsker m'a écrit. Elsker a pensé à moi. Elsker est à Venise. Est-ce que si je bouge tout disparaît ? J'étais sortie de cette apnée par la force des choses. Il me fallait respirer, caresser du bout du doigt son nom sur le papier. Il me fallait lire les mots, plus hauts, organisés comme une liste, ponctués de tirets allongés et irréguliers.

« Blanche ». C'était la première fois que je voyais mon prénom écrit de sa main. Un « B » rond, majuscule, beaucoup plus haut que le « l » en bâton oblique qui le suivait. Il avait écrit mon nom et le sien. Il avait écrit mon nom et le sien sur le papier à en-tête de l'hôtel. Il avait écrit mon nom et le sien sur le papier à en-tête de l'hôtel où je loge à Venise. J'avais laissé glisser un frisson, pris une respiration et j'avais lu. Assise tout au bout du lit défait, j'avais une à une lu les lignes de cette liste. Sept endroits. Avec quelques mots à chaque fois. Des mots qui ne s'assemblaient pas, qui n'étaient liés que par des virgules, dans un ordre qui me laissait perplexe. Puis sous ces mots désordonnés, une phrase ou deux, qui décrivaient un lieu de Venise, une histoire, une anecdote... et derrière cette feuille légère comme un souffle, Elsker avait agrafé une seconde enveloppe, fermée, dont le poids faisait s'effondrer la page. Une enveloppe « à n'ouvrir que le jour de ton départ ».



Tous droits réservés.

Ce texte a été rédigé dans le cadre de la plateforme de mentorat et de coaching Double du Pour-cent culturel Migros.

www.double-mentoring.ch